

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73b, p. 1-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Le chanoine Lucien Surdez

Dans le va-et-vient des ministères de la fin d'année, notre confrère Lucien Surdez a, pour ainsi dire, « improvisé sans chamade » sa sortie de ce monde, en grand silence et en grande discrétion. Au lendemain de sa mort, le chanoine Léon Dupont Lachenal lui consacrait cet hommage :

C'est avec une peine profonde, doublée, pour la plupart, d'une totale surprise, que ses confrères et ses amis ont appris, en ce début de nouvelle année, le décès du chanoine Lucien Surdez. Pourtant, depuis l'été, sa santé n'avait pas manqué d'inspirer de l'inquiétude et, au



début de l'automne, il avait fait un séjour prolongé à la clinique Saint-Aimé. Grâce aux bons soins des religieuses hospitalières et au traitement de son ami, le docteur Joseph Dupont, de Bex, le chanoine Surdez paraissait rétabli et il était revenu à l'Abbaye, mais ceux qui le côtoyaient pouvaient observer qu'il tempérerait son entrain d'autrefois d'une note plus grave, signe sans doute de ses préoccupations.

Lucien Surdez était né à Porrentruy le 10 mai 1907, mais il était originaire d'une petite commune des Franches-Montagnes : Le Peuchapatte, où sa famille est ancienne ; probablement venue de la Franche-Comté voisine, où subsistent des familles de même nom, notre confrère pensait que sa famille pourrait avoir une plus lointaine origine espagnole, dont son nom garderait la marque, ce qui serait d'autant plus vraisemblable que la Franche-Comté fut longtemps une possession espagnole...

Lucien suivit les cours du Collège Saint-Charles, à Porrentruy, puis vint en 1926 à Saint-Maurice, où il fit ses deux années de lycée. Plusieurs élèves de sa volée se destinèrent ensuite aux ordres, et ce fut aussi l'orientation que prit le jeune Lucien en entrant à l'Abbaye, avec son condisciple Denis Défago, le 28 août 1928, en la fête de saint Augustin, le patron des chanoines réguliers. Tous deux firent leurs études de théologie à l'Abbaye où Mgr Burquier leur conféra le sacerdoce le 16 avril 1933, ainsi qu'au chanoine John-Roger Fox qui les avait rejoints en 1929. Le 23 avril 1933, M. Surdez célébra sa Première Messe solennelle dans la vénérable église Saint-Pierre de Porrentruy, à laquelle il resta toujours très attaché.

Dès lors, le chanoine Surdez fut chargé de cours au Collège ; il y enseigna surtout la langue française avec les principes de la langue latine, et leur ajoutera par la suite des cours de religion et d'histoire. Mais à côté de l'enseignement littéraire, M. Surdez gardera une large part de son cœur à la musique. C'est ainsi que nous le trouvons directeur de la fanfare du Collège en 1934-1935, puis, dès 1938, organiste à Aigle. Il reprit des études musicales à l'Institut de Ribaupierre à Lausanne où il suivit les cours d'harmonie et de contrepoint, avec M. Aloys Formerod, et à Vevey où M. François Demierre donnait le cours d'orgue. En 1946, le chanoine Surdez obtint ses diplômes d'orgue et de contrepoint. Avec l'église d'Aigle, où il demeura organiste jusqu'à sa mort, il était aussi chargé de tenir, certains jours, l'orgue à l'Abbaye, où il formait, de plus, des élèves. Lucien Surdez se signalait par un réel talent de composition et d'improvisation et, en ce dernier automne, il eut la joie de composer la musique d'un hymne en l'honneur de saint Maurice sur un texte du chanoine Paul Müller : *Lobpreisen lasst Mauritius erhaben !* Cette œuvre fut chantée, avec accompagnement d'orgue, le dimanche du Jeûne fédéral, par le Chœur de la paroisse Saint-Maurice de Kippenheim, en Forêt-Noire, à l'occasion de son pèlerinage à l'Abbaye, et fut hautement appréciée.

Depuis 1973, après quarante années d'enseignement, M. Surdez n'était plus professeur au Collège, mais il donnait encore des leçons privées de musique, d'orgue en particulier ; il continuait aussi son ministère dominical à Aigle et, parfois, à Ollon.

Si la musique était la face particulièrement délicate du chanoine Surdez, elle ne l'exprimait pas tout. Il tenait sans doute de ses ascendances franc-comtoises ou bourguignonnes, voire espagnoles, un tempérament ardent, capable de plaire, très sociable, mais qui pouvait tromper : sous la jovialité se cachait un sentiment très vrai d'humilité, et nous garderons aussi le souvenir de sa charité comme de son attachement profond à toutes les valeurs spirituelles.

Le chanoine Raphaël Berra

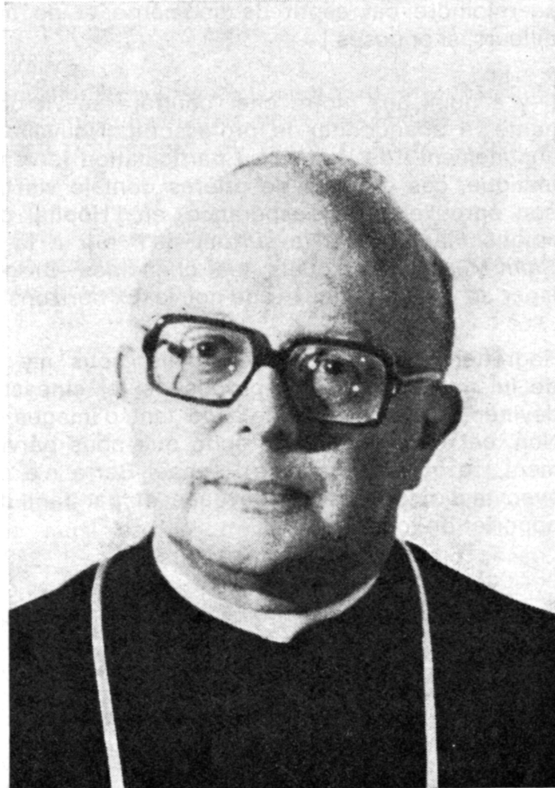
Un deuxième décès marque ces premiers mois de l'année : celui de notre confrère Raphaël Berra qui, depuis 1971, travaillait à la Rédaction des Echos. C'est, pour une grande part, à sa minutieuse compétence, que nous pouvions lire des articles où très rares étaient les fautes d'impression ou les incorrections de langue. Les lecteurs des Echos, en signe de fraternelle gratitude, auront à cœur, nous l'espérons, de prier pour lui en union avec sa communauté. Relisons le texte si délicat rédigé à son intention par le chanoine Jean-Etienne Berclaz :

Jeudi soir est décédé, à l'Hôpital de Sion, le chanoine Raphaël Berra, de l'Abbaye de Saint-Maurice. Il avait voulu, l'automne dernier, se rendre en Belgique pour faire sa retraite auprès des Pères jésuites de la Maison Notre-Dame du Travail, dont la spiritualité authentique répondait aux exigences de sa profonde piété. Hélas, à peine arrivé là-bas, l'état fragile de sa santé, subitement aggravé, l'obligea à être hospitalisé durant de longs mois. Et son retour au pays, en janvier, ne dut l'abuser d'aucune manière : ayant accepté que la Croix l'accompagnât toujours, notre cher confrère savait venu le moment où Elle devait le joindre définitivement à Son Seigneur ressuscité — à tous ceux, aussi, dont il partagea la vie ici-bas.

Né à Champéry, le 30 janvier 1914, Raphaël Berra apprit, en effet, très tôt que le signe de la Croix est tout autre chose qu'un geste simplement dessiné par des mains distraites. En sa première enfance, il connut la douleur de voir son père, M. Rémy Berra, agent de la Banque Cantonale à Monthey, s'en aller en des circonstances les plus tragiques. A peine entré au Collège de Saint-Maurice, le jeune étudiant subit l'épreuve de la maladie, fut contraint à séjourner longtemps en clinique, à « faire sa maturité » — mais avec quelle plénitude de sens — plusieurs années après ses premiers condisciples.

En 1938, nous le voyons commencer son noviciat à l'Abbaye ; entreprendre ensuite ses études théologiques pour être ordonné prêtre le 10 avril 1943. Qui pouvait être, alors, mieux qualifié que lui pour entrer en quelque université ? Les Lettres ? Il correspondait avec C. F. Ramuz, connaissait « de l'intérieur » tant de poètes, Claudel et Mallarmé surtout. Quant aux mathématiques, elles n'avaient point de secret pour lui, surtout depuis que Saint-Augustin lui avait révélé « la présence infinie que cache tout nombre ».

Mais les circonstances, une nouvelle fois, allaient en décider autrement : obéissant à l'appel qui lui était adressé, le chanoine Berra, sans aucune amertume, part pour Sierre. Et c'est là, à l'Ecole commerciale



des jeunes gens, que débute son enseignement rigoureux, exigeant, mais combien fructueux pour ses premiers élèves amenés par lui, lentement, à comprendre ce qu'avaient d'enrichissant les consignes du poète, en la tour de Muzot toute proche : « Nous savons peu de choses, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Qu'une chose soit difficile doit être pour nous une raison de plus de nous y tenir ». Aussi n'allons pas nous étonner qu'un tel maître fût bientôt appelé par ses Supérieurs, à voir plus de jeunes profiter d'une formation où rien n'était laissé au facile, à l'« à-peu-près-vrai », à l'à peu près de la vraie culture, à l'à peu près d'un avenir vraiment construit, vraiment heureux. Et ce que fut, pendant plus de vingt ans, la présence du chanoine Berra au Collège de Saint-Maurice, j'en ai trouvé le témoignage dans une lettre reçue récemment d'un de ses élèves : « ... qu'il faisait bon voir, en ses cours inoubliables,

se rejoindre cet esprit de géométrie et de finesse que nous voyions, ailleurs, si opposés ! »

Il y a deux ans, notre cher confrère se vit obligé, par sa santé déclinante, à abandonner le professorat. Nouvelle épreuve qui ne l'abattit aucunement : de là date sa participation fervente au mouvement charismatique, ces groupes de prières dont je vis tant de membres s'unir à son épreuve, à son espérance, en l'Hôpital de Sion où il fut si bien soigné ; la part active surtout qu'il prit à la rédaction des *Echos de Saint-Maurice*, auxquels les chanoines Grégoire Rouiller et Gabriel Ispérian venaient d'ouvrir de nouveaux horizons.

Regretterons-nous que, désormais, nous n'y trouverons plus, signées de lui, les pages où, à propos de tel cinéaste, il nous faisait si bien deviner « Celui qui, au-delà de tant d'images, nous appelle tant ? » — Non, car c'est d'un autre écho que nous parvient, maintenant et infiniment, ce que le chanoine Raphaël Berra n'a cessé, ici-bas, de vouloir, avec tant d'intelligence dévouée et par tant de croix acceptées, nous apporter de tout son cœur.

Missions

Après les départs de Monseigneur Aurelio Gianora et du chanoine Joseph Hofstetter, nous avons pu accueillir le chanoine Michel de Kergariou revenant, pour un fort bref séjour, du Pérou où il se trouve à nouveau.

Au cours de l'automne, notre Père-Abbé, accompagné du chanoine John Fox vaillant malgré ses quatre-vingts ans, s'est rendu une nouvelle fois auprès des missionnaires du Sikkim.

Concert de Noël

Tradition agaunoise dominicale de décembre, le concert de Noël de l'orchestre des Jeunesses musicales et du Collège a recueilli, le dimanche 12 décembre 1976, les applaudissements d'un public dense.

Un beau succès pour cette phalange de jeunes musiciens, occasionnellement renforcée d'instrumentistes divers. Très beau succès aussi, pour le chanoine Marius Pasquier, éducateur inlassable et chef précis autant que modeste, qui a mené son ensemble à un niveau remarquable de musicalité.

Les cinq mouvements de la Symphonie No 104, en ré majeur de Haydn, certes l'une des moins faciles du maître viennois, avaient tout pour plaire. Sans lourdeurs, sans redites, vivante, cette œuvre aux accents parfois prébeethoveniens a reçu l'accueil d'un public prêt à se laisser charmer.

Soliste de cette matinée, le hautboïste genevois Jean-Paul Goy a donné le meilleur de son talent, de sa sonorité ronde, jamais en défaut. Dans le Concerto en ré mineur de Bach pour hautbois et violon, la violoniste Madeleine Carruzzo a su être la partenaire sans failles d'une œuvre très connue par l'enregistrement, mais qu'on entend rarement en concert.

Le Concerto en ut majeur de Leclerc a permis à Jean-Paul Goy de mettre sa technique éblouissante au service d'une œuvre pastorale, merveilleuse cantate, dans laquelle le talent se mesurait à la qualité de silence du public, au véritable envoûtement, des modulations subtiles de ce maître français du XVIIIe siècle.

Harpiste venue de l'Est européen, Mme Rouja Eynard apportait, pour la première fois à Saint-Maurice, les sonorités fondues et ouatées de son instrument dans une excellente interprétation de la Passacaille de Haendel.

Note exquise, le concert se terminait par la suite de Pelléas et Mélisande, de Gabriel Fauré, à laquelle Rouja Eynard prêtait la magie de son instrument. Sonorités fluides des cordes, accords mystérieux, cette suite mettait l'orchestre au diapason de cette musique, née du rêve d'amour impossible de Maurice de Maeterlinck et de l'inspiration faurélienne.

Tiré de *L'Est vaudois*

Concert de la Passion

L'usage que nous faisons de la musique — par la radio, les disques — tend souvent à devenir la simple et stupide consommation d'une réduplication, explique J. ATTALI dans *Bruits* (Essai sur l'économie politique de la musique), Paris, P. U. F., 1977. La chaîne hi-fi nous éloigne plutôt du projet musical, au lieu de nous inscrire dans le jeu des signes musicaux, dans la jouissance d'un travail dont nous serions les compositeurs. Il faut donc chasser les simulacres de la musique... et, par exemple, applaudir à l'effort généreux de nos Jeunesses Musicales. Avec persévérance, elles œuvrent pour que le plus grand nombre possible de jeunes et de moins jeunes puissent en vérité **faire** de la musique. Cette politique, qui requiert d'ailleurs beaucoup d'énergies et de renoncements, constitue la clef du ministère musical de M. Marius Pasquier.

Le dernier Concert de la Passion (27 mars 1977, à la Basilique) avait donc mobilisé tout un petit monde de vrais **amateurs**. Parmi eux, la *Chorale « Saint-Jean »* de Lectoure (Gers). Car c'est en Gascogne que notre ami, M. Roland Fornerod, ayant déjà éveillé chez nous tant de cœurs à l'art vocal, s'en est allé semer la « mélomanie ». Il nous revint pour ce dimanche 27 mars avec une cohorte de lycéens et lycéennes, séduits par la flûte d'Euterpe. Mariés à l'Ensemble Vocal de Saint-Maurice, ils offraient une belle masse sonore pour dialoguer avec l'Orchestre des JM et les solistes du cru (saveur dont nous savons gré à ces derniers).

Il revenait à J. S. BACH d'inaugurer ce Concert de la Passion : *Lobet den Herrn, alle Heiden*, motet à quatre voix avec continuo (orgue en l'occurrence), inspiré du Ps. 117. A l'origine, cette composition faisait

partie, semble-t-il, d'une Cantate aujourd'hui disparue. La pièce se veut pleine d'allégresse, et c'est bien ainsi que l'Ensemble Vocal nous l'offrit.

Au Kantor de Leipzig succédait Benjamin BRITTEN, décédé l'an dernier. Soit : *A Hymn of St Columba* pour Chœur mixte et orgue et l'admirable mouvement lent de *Simple Symphony* pour orchestre à cordes. On notera que, pour Britten, la musique doit être immédiatement ressentie par n'importe quel auditeur. Plusieurs de ses œuvres restent marquées par une orientation proprement pédagogique, par le souci de faire participer musiciens et auditeurs à une même création (cf. par exemple les *Variations et fugue sur un thème de Purcell* ou *Let's make An Opera*). Que musiciens et chanteurs du 27 mars soient rassurés, ils n'ont pas failli à l'option du compositeur.

La seconde partie du programme se trouvait consacrée à M.-A. CHARPENTIER. Dans le XVII^e siècle où Lully régnait en surintendant du roi, Charpentier, pourtant maître inégalé du style polyphonique et génie hardi, peinait à faire reconnaître sa musique. « J'étais musicien, bon entre les bons, et comme beaucoup plus grand était le nombre de ceux qui me méprisaient que de ceux qui me louaient, musique me fut un petit honneur et grande charge... », écrit-il dans une Cantate. *Le Reniement de saint Pierre* pour chœur, solistes, orgue et continuo, et le *Miserere des Jésuites* pour chœur, solistes, orchestre et orgue, furent pour nous un régal d'inventions chromatiques, une féerie de couleurs tant dans l'évolution des tonalités que dans l'instrumentation. Les interprètes surent aussi, dans le *Miserere* particulièrement, faire passer le souffle mystique de Charpentier. L'auteur mettait certes, on le sait, un soin méticuleux à spécifier l'instrumentation et les nuances de ses compositions. Mais l'esprit d'une œuvre, lui, ne s'écrit pas. Il demeure affaire de sensibilité ; sensibilité du directeur, tout d'abord, qui doit aider les musiciens à habiter l'œuvre, ou mieux à se laisser travailler intérieurement par les signes. Puissent M. Pasquier et ses amis **amateurs** poursuivre un tel travail, celui d'une vie que l'on compose.

Jean-Claude Crivelli